AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

CHRONIQUE FÉMININE

Beaucoup de toilettes à sensation en ce moment. Dans la rue, surtout du plus ou moins garni. Costumes à corsages courts, à petites pointes arrondies dans le dos et devant, moulant absolument la taille et la poitrine. La jupe se porte en dessous du semblant de petite basque.

Puis, le costume, demi-tailleur, avec boléro s'ouvrant sur une chemisette de batiste plissée et laissant voir une écharpe de surah clair ou de crêpe de chine. A volonté, l'écharpe se noue de côté en un nœud court frangé ou retombe en deux longs pans. Enfin, costume de voyage dit : Exposition, d'un joli gris fumée à jaquette à basques, hermétiquement boutonnée sur une blouse de soie rayée rose et blanc, laissant voir dans le haut un petit col de toile et une cravate-régate, épinglée d'une superbe opale entourée de petits rubis et diamants en double rang.

Pour mettre avec ces différents costumes, on peut choisir entre : le canotier de paille beige orné d'une fantaisie de plume, le turban de paille de riz et de mousseline de soie, piquée de touffes de coques ou le chapeau rond à bord ondulé et à large fond évasé, orné d'un seul gros nœud de ruban.

Les fleurs à touffes s'emploient beaucoup en couronnes. N'oublions pas le gros raisin du midi si seyant, les cerises, les fraises et les prunes. Tout cela se porte et se portera énormément, mais le raisin violacé est particulièrement à recommander, étant fort bien porté, nous ne saurions trop le répéter. A noter aussi les chapeaux ornés en dessous de feuillage de pervenche posé en bordure.

* *

Voulez-vous savoir comment s'habillent les souverains ? Le prince de Galles est, en Angleterre, l'arbitre de la mode. En revanche, la princesse ignore la mode, n'en suit aucune.

Le roi des Belges, la princesse Clémentine, sa fille, collaborent tous deux à des journaux de mode ; ils ne s'habillent d'ailleurs pas mieux pour cela.

La reine de Roumanie, Carmen Sylva en littérature, porte des costumes "d'inspiration" blancs, mauves ou rouges, selon qu'elle écrit des vers, de la prose ou des drames.

L'empereur Guillaume ne paraît qu'en uniforme il en a de tous les grades, de tous les régiments, de toutes les armées du monde entier.

Le tzar s'habille à Londres ; la tzarine à Paris.

L'impératrice d'Allemagne a, paraît-il, des goûts très simples. Elle réprouve la toilette chez les hommes comme chez les femmes et redoute pardessus tout de voir ses fils devenir "farauds".

Aussi les a-t-elle habitués dès leur plus jeune âge à porter des vêtements simples et à les porter longtemps. Si un vêtement par trop usé paraît devoir fournir une carrière honorable, on le retouche et il reprend place dans la garde-robe d'un prince cadet. L'impératrice allemande donne d'ailleurs l'exemple de ces accommodations et de ces transformations.

De loin en loin, elle indique de légères modifications à apporter à ses toilettes de cour et porte ainsi chacune de ses robes quatre ou cinq fois dans la saison. Sur ce chapitre des souveraines et de leurs robes, Mme de Bothmer dans un livre récent sur les souveraines d'Europe, donne des détails familiers qui ne sont pas sans saveur. Elle fait un récit fort amusant de la campagne entreprise par la reine de Portugal en vue d'obtenir que ses amies renonçassent à se serrer trop la taille. La découverte du professeur Roentgen, apporta à la souveraine un secours inespéré. Elle fit photographier le buste déformé de coquettes notoires et montra ces images aux dames qui avaient besoin d'être ins-

truites. L'effet moralisateur de ces exhibitions ne tarda pas à se produire. La reine a converti jusqu'aux plus "fines tailles" de la cour.

* *

De nos jours beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles charment leurs loisirs en s'occupant de peinture et plus particulièrement de peinture des fleurs, qui semblent éclore naturellement sous leurs pinceaux, tant elles réussissent bien dans ce genre. J'ai sous les yeux une exquise légende grecque qui nous donne l'origine de cet art charmant :

"C'est l'amour qui selon la légende enseigna aux hommes les arts du dessin. Une femme, pour garder un souvenir de son ami, copia à l'aide du charbon ses traits reproduits par l'ombre sur un mur. Ce fut la première ébauche de la peinture.

C'est encore l'amour qui, la peinture connue et pratiquée depuis longtemps, donna naissance à un genre particulier et charmant entre tous : la peinture des fleurs.

Dans la ville de Sicyone, ville du golfe de Corinthe, renommée par l'antiquité de ses traditions et la mollesse des mœurs de ses habitants, vivait une femme jeune et belle nommée Glycère.

Par sa beauté autant que par les charmes de son esprit, Glycère aurait pu aisément s'affranchir de sa condition sociale assez humble. Elle était bouquetière.

Sur les dalles du port, entre les étrangers, elle allait et venait tout le courant du jour, offrant des fleurs. On la voyait aussi à l'Agora, aux heures où le peuple s'assemble et dans tous les marchés de la ville.

Mais Glycère ne songeait guère à abandonner son métier. D'ailleurs, en ces temps-là, les occupations les plus ordinaires de la vie avaient encore leur noblesse.

Si le luxe avait envahi Sicyone, on n'y avait pas perdu le souvenir des temps plus rudes, et on savait y honorer les travaux naturels, l'agriculture, la marine et le commerce des objets nécessaires à l'entretien et à l'agrément des citoyens.

Glycère s'adonnait donc à une tâche dont elle comprenait l'utilité et la beauté.

Vendre des fleurs était pour elle une manière efficace de concourir à l'ornement de la cité. Elle se sentait un des éléments de cette harmonie qui se développait alors dans Sicyone et elle considérait ses bouquets au même rang que les lois, les temples, les statues qui formaient l'éclat de la ville.

Aussi ses couronnes et ses bouquets étaient-ils composés avec une adresse, un goût, une variété surprenantes.

C'était elle qui fournissait les guirlandes dont on attachait les victimes à l'autel. C'était elle qui garnissait de roses les écorces des tilleuls qui arrondies et passées en colliers autour du cou et posées en couronnes sur la tête, se mêlaient, à la fin du banquet, aux vins dans les cratères et les coupes.

C'était elle qui brodait de dessins vivants et parfumés les robes de mariage. Elle encore que les fiancés chargeaient de disposer des bouquets éloquentes qu'ils suspendaient au seuil de leurs bien-aimées.

La réputation de Glycère avait depuis longtemps franchi les portes de Sicyone. Sa louange était célébrée dans la Grèce entière. A des occasions solennelles, des députations des villes voisines étaient venues solliciter de l'habile bouquetière la décoration florale d'un autel, d'une statue ou d'une proue de navire.

Dans une de ces députations se trouva, un jour, le peintre Pausias. A peine vit-il les travaux de Glycère et Glycère elle-même qu'il fut frappé à la fois d'admiration et d'amour.

Pausias ne crut pouvoir mieux témoigner à la belle Sicyonienne sa passion qu'en s'efforçant de reproduire

par son art les aspects variés des bouquets qu'elle formait.

Avant de peindre les fleurs, Pausias s'était déjà rendu célèbre par son habileté pour peindre les femmes. On peut dire qu'il avait à peine changé de modèles.

Et je doute même qu'il y prit garde.

C'est ainsi, toutefois, qu'il inventa la peinture des fleurs, copiant les exquises combinaisons de Glycère, et fixant par la couleur les savantes et éphémères créations de son amie.

L'histoire et la légende ne disent pas s'il arriva à faire aimer de Glycère. On doit le supposer. Car, mêlant dans un tableau célèbre les deux inspirations de son art, les femmes et les fleurs, et montrant, par là, que pour lui, elles ne formaient qu'une, il entreprit de peindre Glycère occupée à tresser une couronne.

L'amour aidant, il y réussit à ce point que sa peinture, merveille de délicatesse et de grâce, fut regardée comme un chef-d'œuvre de l'Art Grec. Plusieurs siècles après, un empereur romain payait à prix d'or une simple copie de ce tableau.

Grâce à cette œuvre et à la renommée qu'elle a laissée le nom de Glycère de Sicyone est venu jusqu'à nous. Morte, la bouquetière grecque n'a pas voulu se séparer des fleurs qu'elle avait tant adorées, vivante. Son lointain souvenir en est comme embaumé."

LA BÉNÉDICTION DES HIRONDELLES

Un jour, la Vierge Marie
Avait perdu ses ciseaux ;
— Dans l'aubépine fleurie
Jasaient les petits oiseaux.

Au bord de l'eau, sur la berge,
L'hirondelle aux fins yeux noirs
Vit les ciseaux de la Vierge
Briller comme des miroirs.

Pour attirer Notre-Dame,
Elle imita de son mieux
L'air qu'avec leur double lame
Chantent les ciseaux joyeux.

Et voilà Sainte Marie
Qui retrouve ses ciseaux !
— Les anges, dans la prairie,
Jasaient avec les oiseaux.

Depuis ce temps, l'hirondelle,
Dans le bleu du ciel profond,
Par ses cris légers rappelle
Le bruit que les ciseaux font.

Pour sillonner l'étendue,
Pour effleurer les prés verts,
Sa queue agile et fendue
Comme des ciseaux ouverts.

Vole, oiseau libre et fidèle,
Vole au ciel et sur les eaux !
Et, vous, comme l'hirondelle,
Allez, mes jolis oiseaux !

EMILE BLERMONT.

A LA CUISINE

Gongère au fromage.—Deux cuillerées à soupe de farine. Une chopine de lait et un morceau de beurre frais délayé sur le feu. Laissez cuire cette bouillie dix minutes environ en remuant. Puis ajoutez un quarton de bon fromage de gruyère râpé et trois jaunes d'œufs. Retirez du feu et ajoutez les trois blancs battus en neige.

Mettez le tout dans un plat qui va au four et laissez de dix à quinze minutes suivant la chaleur du four. Il faut que le dessus soit doré par conséquent saisi.

Concombres.—Le concombre est excellent mais sensible à quelques estomacs. Voici comment le préparer pour le rendre meilleur encore et tout à fait inoffensif. Après avoir pelé le concombre et coupé en roulettes, placez ces roulettes au fond d'un plat et saupoudrez-les avec du gros sel ; puis recouvrez avec une assiette et laissez mariner pendant 24 heures. Accommodez ensuite avec huile, vinaigre, poivre, etc., comme de coutume et laissez mariner encore pendant 24 heures : vous aurez ainsi une salade délicieuse que l'estomac le plus délicat supportera sans aucun fatigue.